Les bonnes feuilles

Extraits choisis de l'ouvrage

Dès leur retour à Darfeld, la vie reprit son cours. Chaque matin, avec ses parents, ses frères et sœurs, Maria assistait à la Messe, célébrée par le chapelain dans la chapelle du château. Les dimanches et fêtes, après la Messe en privé, la famille se rendait à l'église paroissiale du village pour la grand-messe.

Chaque jour, avant le déjeuner, le comte emmenait ses enfants en promenade ; celle-ci commençait toujours par une visite au Saint-Sacrement. De son côté, la comtesse les instruisait elle-même de la religion. Maria garda toute sa vie le souvenir des explications si claires et surnaturelles de sa mère sur l'histoire sainte et le catéchisme :

« Je vous exhorte, mes bien-aimés enfants, à ne jamais oublier ce qui se trouve en tête du catéchisme : "*Je suis sur terre pour connaître Dieu*, *l'aimer*, *le servir et aller ainsi au Ciel*." Imprimez ces mots très profondément dans votre cœur et ne les oubliez jamais, en particulier plus tard, en présence de grands dangers et de tentations. En grandissant, méditez aussi sur leur sens afin d'orienter votre vie par rapport à ces vérités afin de nous retrouver un jour au Ciel.

« Aimez et vénérez votre cher père toute votre vie ; faites-lui toujours plaisir et ayez toujours la plus grande et loyale confiance en lui. Aimez-vous les uns les autres et ne laissez jamais la dispute, le trouble, l'envie et la dureté de cœur avoir une place entre vous. Soyez bons envers les domestiques et les pauvres, étudiez avec soin et persévérance même s'il vous en coûte, afin que plus tard, dans l'état auquel Dieu vous appellera, vous soyez à même de faire de grandes choses pour sa Gloire [...].

« Il y a deux vertus que je voudrais vous rappeler, car elles sont la marque de tous les bons enfants : l'obéissance et la loyauté. Jamais une désobéissance volontaire, jamais un mensonge, retenez bien cela.

« J'ajoute encore une parole de sainte Jeanne de Chantal : "*La perfection ne consiste pas dans les goûts ni les sentiments mais dans la mortification et la résolution ferme et constante d'être tout à Dieu, avec un courage à toute épreuve, c'est-à-dire une généreuse persévérance dans le renoncement à tout, sans relâche*." Et ne laissez jamais le monde toucher à votre cœur [1]. »

Joignant le geste à la parole, la comtesse fit inscrire ses fils et ses

(1) Lettre de la comtesse à ses enfants, 1872.

Mgr Ledochowski, depuis sa prison d'Ostrowo. Six semaines plus tard, Mgr Brinkmann fut mis en liberté provisoire. Le comte Droste le reconduisit à Münster, au milieu de la liesse populaire et des rues entièrement pavoisées. Le gouvernement prussien ne désarmait cependant pas et Mgr Brinkmann fut de nouveau menacé.

Le 16 juin 1875, pour commémorer le deuxième centenaire de la grande révélation du Sacré-Cœur à Paray-le-Monial : « ***Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes***... », le pape Pie IX avait demandé aux évêques du monde entier de s'unir à lui par la récitation publique d'un acte de consécration de l'Église au Sacré-Cœur. Ce grand Pontife agissait avec beaucoup d'audace car cette dévotion était détestée par ses ennemis du dehors et très discutée par ceux du dedans : les libéraux catholiques. Il ne recula pas devant ces derniers qu'il avait toujours considérés comme les pires adversaires de l'Église, ceux qui la trahissent et la détruisent de l'intérieur en se targuant d'en être les sauveurs et les régénérateurs [1].

Le texte de cette consécration de 1875, composée par le Père Ramière, s'adressait au « *Cœur très aimable de Jésus* » et lui demandait « *de pouvoir obtenir la conversion des pécheurs et secouer l'indifférence de tant de chrétiens qui, peu sensibles au bonheur d'être les enfants de l'Église votre épouse, n'ont à cœur ni ses intérêts ni ceux de votre gloire* ». Y étaient désignés les catholiques libéraux, dont le Père jésuite disait qu'ils s'étaient fait deux consciences : « *L'une pour le for intérieur, l'autre pour le for extérieur. Chaque catholique libéral porte en soi deux hommes, mais dans un sens différent de celui de saint Paul : à l'église et dans sa famille, il se montre catholique ; mais au forum et dans le prétoire, il ne laisse paraître que le libéral.*[2] »

Le souvenir de la mise en liberté provisoire de Mgr Brinkmann et de la consécration demandée par Pie IX resta gravé à jamais dans le cœur de la comtesse Maria : « *L'évêque de Münster, à genoux dans sa cathédrale au milieu d'une immense affluence de fidèles, devant le Saint-Sacrement exposé, trois semaines avant la sentence qui devait le déclarer "déposé" et banni, commença à haute voix la lecture de l'acte de consécration, puis fondit en larmes et termina d'une voix brisée :* "***En union avec le Souverain Pontife, je me consacre moi-même***

(1) Georges de Nantes, *Les grandes crises de l'Église. Prélude à l'apostasie. Saint Pie X et le modernisme*, CRC n° 96, septembre 1975, p. 6.

(2) Père Paul Galtier, *Le Père Henri Ramière de la Compagnie de Jésus*, p. 276.

et le diocèse de Münster...” » Dans son autobiographie rédigée en 1899, notre sainte ne cite pas la suite de la consécration de 1875 : « ... ***à votre Cœur Sacré, que je m'engage à aimer et à servir de toutes mes forces, en m'appropriant vos volontés et conformant tous mes désirs aux vôtres***. » Comment ne pas y voir tout le programme de sa future vocation ?

Le 8 juillet suivant, trois jours avant de partir pour un exil qui devait durer neuf ans, ce confesseur de la foi administrait dans l'église de Darfeld le sacrement de confirmation à Max et Maria. Ce jour-là, « *je sentis naître en moi la grâce de la vocation*, confie-t-elle, *et je ne l'ai jamais perdue. Elle est allée grandissant*. »

Par une merveilleuse disposition de son Père du Ciel, Maria reçut, en cette année de la consécration de l'Église au Sacré-Cœur, tout à la fois Jésus-Hostie, les sept dons du Saint-Esprit et la grâce de l'appel divin. En digne arrière-petite-nièce de Mgr Droste zu Vischering, notre comtesse rédigea alors cette ardente prière :

« *Ô mon Dieu*, *donnez-moi de me montrer dans ce combat pour la religion*, *en toutes circonstances*, *un valeureux soldat et de préférer tout sacrifier*, *y compris ma vie*, *plutôt que de succomber au péché contre l'innocence et la vertu. Donnez-moi de ne jamais craindre ni d'avoir honte de confesser ouvertement et courageusement*, *en parole et par action*, *ma foi en Vous et en Votre Fils crucifié. Donnez-moi de combattre avec sagesse et amour*, *force et persévérance pour l'honneur de votre sainte Église*. »

Cette pensée de combattre pour la foi ne quitta plus Maria. Sa mère écrira le 25 avril 1902 à l'abbé Chasle, son biographe : « *Le Kulturkampf a eu une puissante influence sur Maria, non seulement sous le rapport de la religion, mais aussi pour la formation de son caractère. Il faut avoir expérimenté la gravité de cette lutte, non seulement dans ses grands événements, mais aussi dans les petites chicanes quotidiennes, pour se faire une idée de la répercussion que tout cela avait sur notre vie*. »

La comtesse Maria saura se montrer vraie héritière et apôtre de cette impérissable doctrine catholique défendue par le pape Pie IX et ses disciples.

au cours de laquelle Windthorst réussit à imposer un amendement aux lois iniques. Sa motion, stipulant le retour d'exil pour les membres du clergé séculier, réunit les deux tiers de l'Assemblée et souleva l'enthousiasme de notre jeune auditrice :

« *À cette époque, je fis de saintes rencontres qui m'attachèrent plus encore à l'Église. Nous allâmes à Berlin où je fis la connaissance des députés du Zentrum qui combattaient avec tant de ferveur pour les intérêts de la sainte Église. Épouse de Notre-Seigneur et enfant de l'Église, je trouvais là tout mon bonheur !* [1] »

Ce succès permit au *Zentrum* de pratiquer une brèche dans la muraille du *Kulturkampf*. Pourtant, dès ce moment, la vaillante minorité catholique, qui gagnait sur le terrain parlementaire, ne se sentit plus soutenue par Rome comme auparavant. Les consignes avaient changé. Sous de brillantes apparences, l'ancien édifice de l'ordre catholique dressé comme une citadelle face à l'hydre moderne était en train de péricliter.

Au début des années 1880, notre comtesse Maria atteignait son plein épanouissement humain et surnaturel. Rien n'empêcha qu'elle se lance dans l'action catholique politique au Reichstag, aux côtés de son père et de Windthorst, comme une Jeanne d'Arc quittant Domremy, avec l'ardeur d'une Judith ou d'une Esther !

Si, à l'aube de la grande apostasie des derniers temps, Jésus mènera son élue par des voies différentes dans sa mission auprès du pape Léon XIII, Maria rencontrera les mêmes difficultés que Jeanne d'Arc auprès du roi Charles VII et sa valeureuse conduite fera d'elle une sœur de notre vierge guerrière. Certes, elle ne brûlera pas sur le bûcher, mais elle sera consumée par une autre flamme, celle de l'amour du Divin Cœur, en victime de son bon plaisir et instrument de ses miséricordes.

Au mois de mai 1882, à la veille d'une retraite à Münster, le Père Hausherr, lui écrivit : « *Notre-Seigneur vous appelle à l'état religieux, mais vous pouvez sauver votre âme sans répondre à cette invitation.* »

Libérée de toute hésitation au sujet de sa vocation, elle pouvait se livrer à Jésus sans réserve : « *Je ne voulais pas entrer en religion pour avoir plus de gloire au Ciel. Je voulais appartenir à Notre-Seigneur, L'aimer et Le glorifier, en devenant* ***une victime par amour pour Lui****. Je ne pensais pas à la récompense. Ce motif fut toujours le seul qui me guidât.*

(1) *Autobiographie.*

À ces tentations contre sa vocation s'ajouta une étrange lassitude : « *Mon divin Époux, qui me voulait à lui entièrement et sans réserve, pour être ma seule joie et ma seule consolation, me retira peu à peu tout ce qui pouvait me procurer quelque consolation. Je ressentis une grande déréliction et éprouvai du dégoût pour tout : les exercices de piété, les travaux, le repos, rien ne me procurait plus de joie. Du matin jusqu'au soir je portais un fardeau sur mes épaules qui me parut, à certains moments, au-dessus de mes forces.* »

La souffrance à laquelle la novice aspirait tant entra ainsi dans son cœur sous une forme inattendue, la laissant comme désemparée. Toutefois, " au sein de la détresse, le Seigneur lui rendit la vie "[1]. Le 21 novembre 1889, fête de la Présentation et premier anniversaire de son entrée au couvent, sœur Marie reçut de son Maître et Seigneur cette exhortation d'une infinie tendresse :

« ***Épouse de mon Cœur, viens à mon Cœur ; repose-toi là, demeure là. Cherches-y force et secours dans tous les combats et les tempêtes de la vie. Sois toujours prête à vivre, à souffrir et à mourir pour moi. Ta récompense est assurée. Je demande de toi un entier abandon, une union intime avec moi, qui consiste, non à ressentir de douces consolations, mais à porter et à aimer la croix.*** »

En cette union très profonde, la novice retrempa ses forces et, dans son cœur, la souffrance se mua en charité fraternelle. « Ses peines intimes ne se manifestaient pas à l'extérieur, témoigna une de ses sœurs. Au contraire, elle était toujours gaie et drôle ; pas du tout sévère avec les enfants, mais pleine d'affection et d'exquise gentillesse. »

Avançant avec obéissance dans cette nuit obscure des sens, notre novice fut à nouveau favorisée de cinq communications divines. Elles forment un magnifique enseignement sur la vie religieuse et dévoilent progressivement les desseins du Sacré-Cœur sur son élue, appelée à être une *victime d'amour*. Après la locution intérieure du 21 novembre, la deuxième eut lieu en la fête de l'Immaculée Conception, le 8 décembre 1889 :

« ***Les vocations pour la vie religieuse sont différentes***, lui dit Notre-Seigneur. ***J'appelle les uns au couvent pour qu'ils sauvent leurs âmes, les autres pour qu'ils atteignent une plus grande gloire ; mais toi, je t'ai appelée uniquement afin que tu t'unisses à moi le plus intimement possible, afin que***

(1) Ps 37, 8.

tu sois une victime continuelle d'amour pour moi, sans penser à la récompense. Comme la lampe du sanctuaire ne brûle que pour ma gloire et se consume pour moi, ainsi tu dois te consumer par amour pour moi et n'avoir en vue que moi. Jusqu'à présent tu t'es encore recherchée toi-même ; désormais regarde-toi comme zéro, je veux être tout pour toi. »

Encouragée par sa supérieure à qui elle s'était ouverte de ses tentations, la jeune religieuse gardait et méditait dans son cœur chacune des paroles de son Époux. Après quoi, elle prenait d'énergiques résolutions qu'elle confiait à Celle qui est plus puissante qu'une armée rangée en bataille. Une semaine après la grâce du 8 décembre, elle notait dans son carnet :

« *Aujourd'hui a été pour moi la journée décisive. Mon Jésus, vous avez vu quel combat se livrait en moi, mais vous avez vaincu par votre grâce. Désormais aucune tentation ne doit me faire chanceler. Vous m'appelez, je veux suivre votre appel jusqu'à mon dernier soupir. Vous m'avez conduite ici par amour, je veux y demeurer et porter avec joie, par amour pour vous, la croix de ma vocation* [...]. *Je mets ma résolution, par les mains de votre Mère Immaculée, dans votre Divin Cœur*. »

Le 10 janvier 1890, premier anniversaire de sa prise d'habit, Notre-Seigneur se manifesta à la novice, pour la troisième fois, par cette exhortation : « ***Tu dois entièrement te sacrifier pour moi et mener, avec moi, une vie tout intérieure et cachée. Ainsi, tu atteindras la perfection à laquelle je t'ai destinée***. » Pour expliciter ces paroles divines, son Ange gardien lui apparut ce même jour pour lui indiquer le chemin à suivre :

« ***Je suis ici de la part de ton Époux, pour te dire que sa volonté est que tu ne passes plus par le chemin de la crainte, ni de la tristesse, mais bien par celui de l'amour, comme le plus court et le plus assuré ; tu profiteras plus par celui-ci. Tant que ton cher Époux te mènera par le chemin des peines et des austérités, tu iras bien. C'est ton Époux qui te fait passer par ce chemin, comme le plus court et le plus assuré. Que n'ont pas enduré les saints martyrs pour l'amour de Dieu ?*** »

Quelle était cette route de la forêt des croix, « *des peines et des austérités* » ? La novice souffrait en effet d'être incomprise de sa maîtresse de noviciat et d'être privée d'un directeur de conscience auprès duquel elle pût épancher son âme. Le confesseur de la communauté se contentait de lui donner l'absolution tandis que sa maîtresse ne sut

véritable enfer. J'espère qu'à la longue, on nous confiera l'établissement. Tel est le but de toutes nos prières.[1] »

Dès son arrivée à Lisbonne, la jeune religieuse découvrit un pays profondément catholique mais dominé, depuis le dix-huitième siècle, par un système maçonnique contraignant. Dans les années 1820, après les troubles de l'Empire napoléonien, dom Miguel, second fils du roi Jean VI, entreprit une restauration politique et religieuse avec le soutien du pape Grégoire XVI, mais son frère, dom Pierre, soumis à l'influence de la franc-maçonnerie, abdiqua son titre et sa charge d'empereur du Brésil en faveur de son fils et voulut s'emparer du pouvoir au Portugal. Au bout de huit ans de guerres civiles, il l'emporta grâce à l'aide militaire de l'Angleterre. L'Église, qui avait soutenu dom Miguel, connut alors une période de dures persécutions. En 1834, le nouveau roi, Pierre IV, rompit les relations diplomatiques avec le Saint-Siège, son ministre Aguiar supprima par décret les ordres religieux et s'empara de l'ensemble de leurs biens. Le roi mourut quelques mois seulement après sa victoire et sa fille, Marie II, devint reine. Durant huit ans encore, le pays fut livré à l'anarchie et à la guerre civile.

En 1842, le ministre Costa Cabral parvint à ramener un peu d'ordre. Les relations diplomatiques avec le Saint-Siège furent rétablies et l'Église ne fut plus ouvertement persécutée. Si cette demi-tolérance permit la reconstitution de quelques ordres religieux et l'épanouissement de la vie catholique, surtout dans le nord du pays, la presse n'en demeurait pas moins aux mains des francs-maçons, et gagnait à la libre-pensée une grande part de la population des villes.

En 1846, l'Angleterre, l'Espagne et la France intervinrent de nouveau pour sauver la monarchie libérale d'un soulèvement miguéliste. Une partie des francs-maçons soutint cette monarchie constitutionnelle jusqu'en 1870, avant d'organiser, en 1873, un parti républicain violemment anticlérical. La domination des loges perdura sans que personne ne parvînt à s'y opposer efficacement. Le bienheureux pape Pie IX s'en alarmait, au point de déclarer à des pèlerins portugais, en 1877 : « *Vous avez un terrible et puissant ennemi, la franc-maçonnerie. Elle est déchaînée et veut détruire dans votre pays les derniers vestiges du catholicisme*.[2] »

(1) Lettre du 23 mars 1894.

(2) Cité par frère François de Marie des Anges, *De Lourdes à Fatima*, dans *Il est ressuscité* nº 70, juin 2008, p. 3.

Les nombreux rapports qu'elle adressa à Angers permettent de suivre en détail le véritable imbroglio financier dans lequel ce prêtre s'empêtra, tenant la pauvre supérieure sur la corde raide pendant un an et demi :

« *En ce qui concerne le Père Rua, je dois, ma chère Mère, attirer votre attention sur le fait que nous devons malheureusement nous attendre à de grosses difficultés* [...]. *On n'arrive jamais à savoir de lui le montant de ses dettes, ni quels accords il a conclus avec ses créanciers* [...]. *Récemment, il fallait à tout prix payer une ancienne facture. Heureusement, les dames patronnesses avaient organisé une vente de charité qui me permit de remettre au Père Rua l'argent obtenu pour acquitter la facture, ce qu'il me promit de faire.*

« *Quatre semaines plus tard, le vendeur vint me voir pour me dire qu'il n'avait toujours pas reçu l'argent et qu'il ne pouvait pas attendre plus longtemps. Que faire ?* [...] *J'ai aussitôt écrit au Père Rua mais il ne m'a rien répondu. Je suppose qu'il a utilisé l'argent pour payer une autre dette. Je crains que, un jour, ce pauvre homme ne sache plus où donner de la tête et que nous nous retrouvions dans le malheur. Personne dans mon entourage n'a quelque influence sur lui et ne pourra vraiment nous aider en cas de catastrophe, quel tourment !* [1] »

Privée de tout soutien, mère Marie du Divin Cœur embrassait la croix dans une parfaite confiance : « *C'est le Bon Dieu qui jusqu'à présent a tout fait et, à chaque instant, je sens son aide et sa présence.*[2] » Sur son livre de comptes se détachait en gros caractères la devise qui ornait le portail du château de Darfeld : **In te Domine speravi, non confundar in æternum**. Elle avait alors recours aux dames bienfaitrices et à sa famille dont les membres rivalisaient de générosité. Son père, surtout, n'écrivait jamais à sa fille sans y joindre un gros don.

Quant aux dépenses courantes du couvent, elle les confiait à saint Joseph : « *Dès que je n'ai plus d'argent, il m'en envoie à nouveau. Si j'en garde un peu en réserve, il cesse de m'en envoyer* », écrivait-elle le 17 juillet 1894 à son frère Max. Sa confiance en son Père nourricier était récompensée par mille marques touchantes. Elle avait installé sa statue dans l'entrée et accroché un sac à son cou, avec l'inscription : « **Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien**. » Et chaque jour, le sac se remplissait de café, d'huile, et d'autres denrées.

(1) Lettre du 28 août 1894.
(2) *Ibid.*

« *Quand nous n'avons plus rien, nous sommes aussi tranquilles que lorsque le sac est plein, parce que nous savons avec certitude que le Bon Dieu y pourvoira. Récemment, quelle joie d'avoir dans ma caisse encore vingt centimes ! Il vint alors une pauvre femme et nous les avons partagés. Le lendemain, nous recevions à nouveau ce dont nous avions besoin.*[1] »

Le 11 août 1894, elle devait acquitter un versement de cent francs. Elle demanda à saint Joseph de doubler la somme, et de même à saint Dominique, parce que c'était la veille de sa fête... et les deux saints exaucèrent ses prières. Un mois plus tard, elle entreprit une neuvaine à saint Joseph. Le soir du huitième jour, une inconnue déposa à la porte du couvent une enveloppe contenant soixante-quinze francs en billets, avec cette mention : « *Envoyé par saint Joseph.* » La supérieure s'en rapportait donc toujours au chef de la Sainte Famille, ainsi qu'à saint Antoine de Padoue, pour procurer à la maison de l'ouvrage et des aumônes. Saint Antoine ermite, lui, avait la charge de la basse-cour et de l'étable.

Trois mois après son arrivée, mère Marie du Divin Cœur pouvait écrire à mère Marie de Sainte-Marine : « *Pour la gestion interne de la maison, je tiens moi-même les comptes et nous nous en sortons très bien. Mais pour tout le reste, nous sommes dépendantes du Père Rua.*[2] »

Une vie intérieure fervente lui permettait de tenir courageusement au milieu de tant de soucis, dont les plus oppressants n'étaient pas les difficultés financières. En effet, mère Marie était surtout préoccupée des grands intérêts de Notre-Seigneur, comme le montrent ses résolutions pour le mois du Sacré-Cœur 1894 :

« *Faire de fervents actes d'adoration du Cœur de Jésus pour le glorifier et l'imiter, lui qui ne chercha que la gloire de son Père.*

« *Prier chaque jour pour la Sainte Église. Ne pas commettre de fautes volontaires. Heure d'adoration de 4 à 5 h. Prières jaculatoires pour demander les grâces suivantes : la conversion des enfants et la bénédiction pour la Sainte Église, pour nos œuvres et pour mon intention personnelle.* »

Cette " *intention personnelle* ", explique le Père Augustin de Galen,

(1) Lettre à sa belle-sœur Sophie du 5 octobre 1894.
(2) Lettre du 28 août 1894.

et le détruisiez selon votre bon Plaisir. Faites, ô éternelle bonté, que votre vicaire ait soif des âmes et qu'il brûle du désir de votre gloire...[1] »

Son immolation consommée, la messagère du Ciel était en mesure de remplir sa mission héroïque. Car Notre-Seigneur avait trouvé la brèche pour atteindre le cœur de son vicaire ! Le 2 décembre, premier vendredi du mois, Il révéla à sa confidente :

« " ***Je prolonge la vie du Saint-Père pour lui accorder encore cette grâce*** [d'accomplir la consécration au Divin Cœur de Jésus]. ***Après avoir fait cela, il doit se préparer à rendre compte à Dieu. Dans mon Cœur, il trouvera consolation pour les négligences de son pontificat et réparation pour ses fautes, ainsi qu'un refuge sûr à l'heure de la mort et du jugement***." *Je restai sous l'impression qu'après avoir accompli les désirs du Sacré-Cœur de Jésus, il ne vivra plus que quelques mois (deux ou trois)*.[2] »

Jésus ouvrait son Cœur miséricordieux à son Vicaire sur la terre, le pape Léon XIII. Ce n'était pas un *satisfecit*, loin de là, mais une mise en demeure : qu'il Lui consacre le monde et que, reconnaissant « *les négligences de son pontificat* » et « *ses fautes* », il s'en accuse et demande pardon. Alors, mais alors seulement, il trouverait un « *refuge sûr* » dans le Divin Cœur de son Maître et Juge. Langage de vérité, contrastant avec les éloges dithyrambiques qui entouraient Léon XIII durant les dernières années de son pontificat.

Le 7 décembre, dans une lettre à dom Theotonio, la sainte précisa : « *Notre-Seigneur veut que j'écrive encore à Rome. J'ai répondu à Notre-Seigneur que, la dernière fois, le consentement de mon Père spirituel m'avait coûté bien des souffrances et j'ai demandé si cette fois je devrais encore souffrir autant et me trouver à la mort pour convaincre M. le vice-recteur. Il répondit que non, que cette fois j'aurais son consentement sans difficulté, et que cette facilité même avec laquelle me sera donné le consentement devait me montrer que c'était Lui.* »

UNE LUMIÈRE NOUVELLE SUR LE MONDE PAR L'IMMACULÉE.

Le jour suivant, en la fête de l'Immaculée-Conception, Notre-Seigneur ordonna à sa messagère d'écrire la lettre au Pape. À la Sainte Communion, elle reçut l'assurance que ce serait « *Lui-même qui écrirait*,

(1) *Sainte Catherine de Sienne*, par le R. P. Charles-Anatole Joyau, p. 164.
(2) Lettre du 2 décembre 1898 à dom Theotonio.